

# LETRE AUX ARMENIENS

Saint Photius

Aux sages, qui savent bien diriger leur propre conduite et qui méditent assidûment les enseignements divins, il appartient de ne rien préférer à la vraie doctrine et de ne pas se draper dans la réserve, par honte de paraître mal renseignés avant d'avoir appris; ils s'appliquent aussi à aimer ceux qui les reprennent et les retirent de l'erreur, donnant pour ainsi dire leur amour à ces bienfaiteurs en échange du bienfait reçu. Mais il est d'une âme perverse et d'un esprit malveillant de dédaigner bon conseil et exhortation profitable, de s'empêtrer comme gens entravés dans des préjugés d'imaginations vagabondes, quand même toute la raison des hommes pieux rejetterait comme détestable le mensonge qu'elles contiennent. Ces esprits, au lieu d'amour, produisent la haine, au lieu de bienveillance, le soupçon; au lieu de reconnaissance, ils tissent médisance et calomnie contre ceux qui tentent de les ramener du mal au bien. C'est ce qu'attestent les Proverbes en disant : «Reprends le sage, et il t'aimera; l'insensé, et il se mettra à te haïr». Ou bien : «Celui qui reprend l'impie s'attire à lui-même des reproches : ne reprends pas les méchants, si tu ne veux pas qu'ils te haïssent».

Mais votre Piété, loin d'être au nombre des êtres dépourvus d'éducation et ennemis du bien, se range selon nous dans le parti des zélés et des amis du savoir. En outre, le devoir de celui que le Seigneur a posté comme sentinelle est d'annoncer hautement par son cri, à ceux qu'elle menace, l'épée brandie pour la répression de l'impiété, de peur que l'épée ne prenne une vie par surprise et que la sentinelle qui n'a pas donné le signal ne soit condamnée justement à payer son silence inopportun et sa négligence. Joignant en effet la menace à une vive indignation, le Dieu créateur et providence de notre nature proclame par le prophète : «Fils de l'homme, je t'ai donné comme sentinelle à la maison d'Israël. Si tu n'avertis pas le méchant, si tu ne parles pas pour l'avertir d'abandonner sa voie, c'est lui, le méchant, qui mourra de son péché, mais c'est à toi que je demanderai compte de son sang». Afin donc que nous ne soyons pas exposés à subir la peine de mort pour prix du sang répandu, et parce que, d'autre part, nous n'avons pas l'impression de puiser pour un tonneau percé, après nos premières et longues exhortations précédentes, nous avons décidé, fidèles en ce point à l'enseignement du bienheureux Paul, de nous entretenir une seconde fois avec toi, à la fois pour dissiper par l'éclat des dogmes inerrants, comme par des rayons de soleil, la nuée d'ignorance de la lettre que vous avez envoyée en réponse, et pour dispenser la lumière de la piété à ceux qui n'ont pas obscurci à dessein les yeux de leur âme.

Parmi ceux qu'on voit dévier de la voie droite, on peut constater chez la plupart que ce n'est pas l'ignorance des jugements du Seigneur – car ses jugements sont droits, son précepte porte loin et illumine les yeux –, mais la complaisance pour leurs propres forfaits qui les fait rivaliser entre eux à qui devancera l'autre dans le gouffre de perdition. Ceux-là, il n'est pas seulement difficile et pénible de les sauver, il est même peu aisé d'essayer de leur tendre la main, parce que ceux qui se jettent dans la fosse par penchant délibéré vers le mal refusent de revenir en arrière. Si parfois certains d'entre eux furent ramenés avec peine, après rupture des liens de l'erreur, cet exemple d'un succès inespéré ne donne pas bon espoir pour le traitement de leurs semblables. Aussi, ceux-là, nous les abandonnons à leur sort, car il n'est pas facile de les attirer là où ils ne veulent pas, puisque leur volonté, disions-nous, les pousse au mal; d'ailleurs nous ne sommes pas justifiables de la rupture, «car ils suivent l'éclat du feu jusqu'à la flamme, qui les consume». C'est à leur sujet que l'Apôtre divin déclare aussi : «Quant à l'homme de parti, après un premier et un second avertissement, romps avec lui, sachant qu'un tel individu est un dévoyé et un pécheur qui se condamne lui-même». De tels individus donc, c'est avec une juste sentence et en application de la loi des Pères que nous les rejetons nous aussi. Mais pour ceux qui ne se bouchent pas les oreilles, comme le serpent qui se fait sourd, à la voix de ceux qui veulent les charmer, mais qui les apprêtent avec soumission – il convient, en effet, dit (l'Écriture), de parler à l'oreille de qui écoute –, la parole de piété retentira avec force et sera prononcée, et je sais bien qu'elle sera accueillie et crue facilement, dès lors que les auditeurs éliminent la rumeur saumâtre du mensonge grâce à la déclaration salutaire de la vérité.

Certes, il aurait fallu de ton côté, après avoir parcouru sans cesse la première lettre et découvert en elle judicieusement l'exacte réfutation du mensonge, que tu ne parusses pas nous imposer ces nouveaux efforts, et briser l'accord par contradiction; mais, en rendant hommage à la doctrine des Pères, tu aurais dû fuir les inventions des Acéphales, qui, ne sachant plus où se tourner, s'appuient sur le mensonge et la ruse, le roseau brisé du

prophète : faute d'avoir à leur disposition un argument favorable, ou une loi protectrice, ou quelque saint qui approuve leur propre égarement d'esprit, opposés entre eux, ils se sont divisés en partis variés de l'erreur; le partage ayant abouti à une infinité de coupures, ils se sont dispersés, montrant par leur propre exemple la vérité de la menace portée contre les Israélites indivisibles : «J'ai dit : je les disperserai et je ferai cesser parmi les hommes leur souvenir». Cependant tu as fait peu de cas de voir d'un seul coup à notre parole – la lettre antérieure que nous t'avons envoyée – tomber les retranchements de l'hérésie, et par une seule incursion, ses armées revenir captives au Christ. Au lieu de te résoudre à laisser l'hérésie sans chef ni protection, tu t'es avancé de toutes tes forces et tu as choisi de manœuvrer et de contre-attaquer : peut-être voulais-tu, en rendant plus éclatante ta défaite, échapper au soupçon de trahison et être à même ensuite, en prenant toi-même la bonne voie, de convaincre tes sujets qu'il ne faut pas s'acharner au combat au delà de ses forces, mais se soumettre de plein gré et se rallier au meilleur parti, ni s'armer en vain pour la lutte contre les cieux au risque d'acculer l'âme à sa ruine totale.

Voilà en effet ce que m'a donné à penser la loi de l'amitié, du fait que vous n'envisagez pas une soumission immédiate aux justes dogmes, mais que vous brandissez contre eux un appareil de guerre et de combat. Par conséquent nous avons aussi accueilli avec allégresse l'invitation à la mêlée et nous avons aiguisé d'une pointe d'ardeur les traits de la parole avec le concours de la vérité. Puisque le Christ lui-même, notre vrai Dieu, nous donne la vigueur et prend la tête de l'armée, lui qui dresse les mains au combat et fait gagner aux doigts qui écrivent la guerre contre l'hérésie, à sa suite donc nous engageons le combat.

Avant d'en venir aux problèmes en détail, je parlerai en premier lieu du procédé, répandu à travers presque toute ta lettre, qui consiste à énoncer les contraires d'expression et de concept par critique de mots et à violenter les idées, pour écarter ce qui a été dit et se prémunir contre ce qui sera dit, pour rétracter les notions acquises et assurer les vues tendancieuses, en évitant l'examen du sujet concernant la lettre du texte. Un ami de la vertu, qui pare ses raisonnements d'intelligence et qui a appris à servir la raison et les dogmes, se doit en effet de ne pas assembler une suite inconciliable de termes qui jurent entre eux, et de ne pas contraindre à s'égaliser comme étant de même nature des choses inconciliables; mais, en attribuant à chaque être une appellation appropriée à son concept et une conception appropriée à sa nature, il doit veiller à réserver au même sujet les termes consonants entre eux et préserver de la confusion la nature des sujets grâce au concept approprié. Comment ne serait-il pas contradictoire qu'un homme à l'esprit puéril accomplisse des volte-face aussi rapides et trompeuses que de saluer du nom de maître et guide, mais de pas admettre l'enseignement et de garder le front haut ? Il reconnaît que notre lettre, comme une rosée matinale, comble d'une douceur agréable vos esprits desséchés, et il rabâche qu'on a interpolé le saint concile de Chalcédoine, dont notre lettre n'a d'autre but que d'établir l'autorité, pour cette raison que les assemblées antérieures, les conciles postérieurs et les dogmes révévés en reçoivent un supplément de lumière. Comment n'est-il pas inconciliable et contradictoire de vous déclarer vous-mêmes pitoyablement une terre assoiffée, puis de dire avec emphase que vous êtes arrosés et que vous fleurissez grâce à nos enseignements ? Ou encore que votre sécheresse est prête à reverdir, tout en vous vantant, par passion irrationnelle et incontrôlée, d'être séparés du commun de l'Eglise et de notre pensée, de rester fidèles à vos propres pères, dont la progéniture, quoiqu'illégitime, vous est chère et louable comme un rejeton de la piété. Or ce ne sont pas des pères d'enfants illégitimes que la raison nous prescrit d'interroger, mais les autres, des pères reconnus à leur descendance légitime et qui n'ont aucune part dans la production des propos impies, ceux dont il est salutaire d'apprendre le message et périlleux de ne point l'admettre; les auteurs de produits illégitimes, premiers responsables, troublent la recherche de ceux qui les interrogent. De même, en effet, qu'un fruit pourri dénonce la pourriture de l'arbre, ainsi une profession de foi de pères dénaturés dénonce aussi bien la perversion du dogme qu'elle stigmatise la dégénérescence de leurs descendants.

Comment encore toute l'Arménie reçut-elle jadis l'effusion de nos paroles qui l'irriguait, l'embaumait, la nourrissait, la faisait croître et s'étendre comme un jardin aux mille fleurs ? Car ce sont les louanges de votre lettre. Et comment en retour recevons-nous l'ordre de fuir les hérétiques et le conseil de chérir la garde de la vraie foi ? Car ce sont vos termes inscrits dans la même lettre. N'est-il pas vrai que ce texte est plein de raisonnements contradictoires, plein de vaines expressions, et qu'il accuse son auteur – pour ne rien dire de pire – de conduite inconsidérée ?

Mais pourquoi devrais-je parcourir encore le reste, qui est semblable ? Insister sur la foule des erreurs selon les règles du chant de triomphe, alourdir, gonfler et afficher la faute, ce

n'est pas là notre intention, mais, en nous appliquant à la critique des valeurs, de donner à l'auteur fautif l'occasion d'apercevoir et de corriger la faute, d'empêcher enfin des frères de tomber dans la même erreur. Non, ce n'est pas cette ignorance – car je n'irai pas, loin de moi ! jusqu'à dire ce forfait –, mais ce qui rend la conscience responsable de méchanceté, coupable de blasphème et pleine d'égarements divers, et surtout si elle se flatte dans son aveuglement de n'avoir aucun repentir de ces audaces, voilà certes ce que je vais détecter dans mon exposé, en mettant la fraude à nu, sans hésiter à recourir aux censures et aux justes reproches. Pour toi sans doute cela n'entraînera rien de déplaisant, s'il est vrai, comme nous l'avons supposé et déclaré dès le début, que tu agis dans l'intérêt d'autrui et pour ménager le salut du prochain, en soulevant par tes répliques la guerre contre la lettre que nous avons adressée à ta Piété : tu cherchais à mettre en évidence par la contradiction la lutte, dans la lutte la défaite, après celle-ci l'impasse, pour ajuster enfin avec raison, acculé à cette impasse, ta palinodie.<sup>1</sup> A moi donc de frapper à la tête, à toi de compter tous les coups, dirigés contre ceux dont le repentir ne serait pas le premier souci après ces pressantes exhortations accompagnées de blâmes et d'accusations. Dieu veuille que quel qu'un d'autre ne soit pas atteint par les traits, ni gardé pour le rendement de comptes d'après, mais que les autres évitent les filets de l'erreur par un jugement très sûr et un choix bien pesé, et qu'ils échappent aux peines qui frappent l'erreur; car ce n'est pas pour qu'ils soient pris, mais qu'ils soient amendés, que nous avons résolu d'attaquer. Là où la fuite est plus pénible que la vie, et la défaite plus dure que la mort, nous souhaitons tirer nos amis de cette extrémité et éviter à tout autre d'y tomber. Mais prenons la suite de l'exposé, comme nous y invite aussi le <...>.

Ainsi donc vous avez déclaré, et cela avec emphase, que votre foi est correcte et par une mention vous avez confirmé, du moins à votre sens, la réception des trois (premiers) conciles; mais en ce qui concerne les suivants votre silence constitue une injure pour l'ensemble et vous n'avez pas rougi d'accuser l'autre (le quatrième) et d'amonceler contre lui un tas d'expressions dissonantes, comme si nous avions écrit non pour vous apprendre la vérité et vous faire revenir, mais pour vous encourager à vous soulever contre lui et les décrets divins. C'est vous qui méditez de renverser l'histoire par l'histoire, d'attenter à la théologie par culte personnel, et par des calomnies contre les Pères de renverser les préceptes de l'Esprit aussi bien que d'entretenir des desseins parricides. Comment le premier venu, attristé de ces procédés, ne serait-il pas d'accord avec David – «car le zèle de ta maison me dévore» – et n'ajouterait-il pas avec à-propos : «les injures de ceux qui t'injurent tombent sur moi», pour prononcer enfin ces paroles prophétiques : «Malheur à qui abreuve son voisin d'une potion empoisonnée, à qui l'enivre pour regarder sa nudité : comble d'ignominie, non de gloire ! – Vous avez été un piège à Mispa, un filet tendu sur le Tabor, que les chasseurs de proie ont monté ... Ils sont comme des déplaceurs de bornes : sur eux je vais répandre à flots ma fureur. – Malheur aux mauvais pasteurs qui délaissent leurs troupeaux ... Ils n'ont pas voulu être attentifs et m'ont tourné le dos avec folie; ils ont endurci leurs oreilles pour ne pas entendre ma loi ... Contre les pasteurs brûle ma colère et je vais inspecter les boucs. – Ce sont les pasteurs qui furent stupides : ils n'ont pas cherché le Seigneur ... Des pâtres nombreux ont saccagé ma vigne, piétiné mon champ, réduit mon champ préféré en pacage inculte ... C'est pourquoi, ainsi parle le Seigneur : Vous avez dispersé mes brebis et vous les avez chassées; eh bien ! je vais m'occuper de vous pour vos méfaits».

Ces paroles et toutes celles qui touchent au même sujet, n'importe qui, comme j'ai dit, serait en droit de les prendre à son compte et d'adopter pour sa part le zèle de David. Piège, en vérité, et leurre pour les fidèles, et tendus par les pasteurs qui veulent détruire et anéantir le troupeau, que de repousser les enseignements des Pères, de mépriser les dogmes de la piété, d'endurcir les oreilles pour ne pas entendre la loi du Seigneur et ne point lui obéir, puis de s'égarer dans la voie détournée des mauvais démons, de contraindre l'âme entière à suivre leur chemin et à ne plus vouloir ni supporter l'épreuve ni comprendre l'incohérence et l'incertitude de ce qui se dit tout autour.

Comment donc, en effet, peut-on affirmer sa vénération pour les conciles, quand on invective celui qui est de même teneur, ou retenir leurs dogmes, dont on rejette la confirmation ? Car en vérité le concile de Chalcédoine constitue la confirmation et le sceau des trois qui l'ont précédé : s'il est quatrième dans la succession, il ne le cède en rien à aucun autre en dignité. Malmenant en termes semblables la démente d'Arius, il met au ban l'égarement semblable de Macédonius et de Nestorius; chassant Eutychès et Dioscore, auteurs,

---

<sup>1</sup> Une **palinodie** (du grec *πάλιν* (*palin*), de nouveau, et *ὠδή* (*ôdê*), chant) est un texte dans lequel on contredit ce que l'on avait affirmé auparavant.

quoique diamétralement opposés, d'un blasphème équivalent, ce couple qui s'engage mutuellement dans les ténèbres, il anathématise en même temps leur insipide bavardage. Chacune des deux hérésies mentionnées côte à côte nie en effet en bloc notre salut et pousse au même précipice ceux qui les suivent : la première, en divisant l'hypostase, ose nier la participation de notre nature à l'Essence divine; la seconde, en unifiant les natures, s'enhardit impudemment jusqu'à détruire l'une d'elles.

Dans ces conditions, qui dira, en supprimant le concile de Chalcédoine, qu'il vénère les autres ? Ou bien, en admettant ceux-ci, comment n'accepte-t-il pas celui qui les confirme ? Cela n'est pas possible, pas possible, fussent Sévère, Pierre, Théodore et Timothée, fussent Jean, qui peine réellement en vain, et Conon et Eugène et toute la cohorte de leurs prédécesseurs dans la secte s'époumonner de cris, car la vérité manifeste ses propres traits non grâce au bruit des voix mais par la nature des choses. De même que, en effet, si quelqu'un vous avait dit honorer le premier des conciles sacrés et rejeter le second, vous l'auriez accusé de mensonge et vous ne l'auriez pas reçu vous-mêmes au rang des fidèles malgré toutes ses protestations et ses serments; ou encore, si quelqu'un déclarait accepter les deux premiers et refuser le troisième, vous ne le jugeriez pas digne de foi au sujet des premiers, de même nous, si d'aucuns parlent avec vénération des trois premiers sans vouloir reconnaître le quatrième, nous ne méritons pas, après vous avoir pris comme juges pour les autres, d'être soupçonnés d'injustice en portant contre vous la même sentence que vous avez posée pour les autres et nous ne pouvons croire que vous êtes dans la vérité au sujet de l'unique concile (rejeté).

Reçois le contenu des trois, mais ne renie pas le quatrième, car c'est tout un et cela revient (à rejeter les trois) que de rejeter les dogmes du quatrième. Pourquoi accapares-tu ces (trois) apparentés (au quatrième) ? Ne le fais-tu pas afin que, par ce semblant d'acceptation des trois, l'erreur de l'impiété, versée insidieusement, devienne plus facile à admettre pour des gens peu renseignés, et afin de te ménager apparemment à toi-même un abri contre les pires maux du fait que tu ne prodigues pas avec impudence les blâmes contre tous ? Ne vois-tu donc pas qu'il ne sert de rien aux sages Hellènes d'admettre la divinité, du moment qu'ils eurent la faiblesse de nier la providence ? Et quel avantage eut le peuple juif d'honorer le Père tout en déblatérant contre le Fils ? N'est-ce pas son malheur d'avoir, par le meurtre du Fils, comploté aussi celui du Père ? Et Arius, qui tenta de détruire les dogmes du salut dignes de Dieu et de les associer aux subtilités helléniques, quelle consolation a-t-il retirée de son blasphème en définissant le déshonneur du Fils comme un honneur pour le Père ? Quelle sentence plutôt n'a-t-il pas encourue pour avoir, en outrageant le Fils, outragé également son Père ? Car celui qui n'honore pas le Fils n'honore pas non plus le Père, et «celui qui me méprise», dit le Verbe divin lui-même, «méprise celui qui m'a envoyé». Toutefois, si on veut nier qu'Arius s'en prît aux paroles du Seigneur, on ne saurait affirmer qu'il les acceptait sans détour et de tout cœur; mais en fait il cherchait bien à faire passer pour ennemis de la vérité ceux qui ne les prenaient pas de la même manière que lui et (prétendait) déclarer comme ceux-là vénérables les décrets apostoliques et qualifier leur garde de salutaire aussi bien que leur négligence de pernicieuse. Mais du moment qu'(Arius) récusait le premier concile, auteur du dogme de la consubstantialité du Père et du Fils, ni la profession des lois évangéliques, ni la louange des préceptes apostoliques ne l'ont dispensé de payer en justice pour son blasphème contre le premier concile. Et qu'est-il arrivé de bon à Macédonius, lui qui combattit fortement le premier et fut rejeté par le second ? Quant à Nestorius, sa vénération affichée pour le premier et le deuxième concile mit-elle son blasphème à l'abri d'un rendement de comptes ? N'est-il pas vrai que le troisième concile, en l'enchaînant dans les liens indéfectibles de l'anathème, le blâme comme responsable pour ce jugement, sans avoir égard aux conciles qu'il professait du bout des lèvres, ni se laisser influencer et fléchir par son acclamation verbale ? Ce concile savait en effet, il savait parfaitement que les esprits tortueux, fauteurs d'hérésie, éliminent l'impiété qui s'est infiltrée en eux, non point par un bruit de paroles, mais par un amour très sincère et profond des dogmes pieux : qu'ainsi également les fidèles sont raffermis et que ceux qui sont tombés dans l'impiété, en se débarrassant de l'erreur, méritent d'accéder à la doctrine la plus sûre. Or cela ne s'obtient pas en portant considération à certains conciles sacrés et en déconsidérant les autres, mais en se ralliant sans feinte avec le même respect à tous les conciles homologues, car celui qui déblatère contre l'un de ceux qui sont concordants, même s'il ne déclare pas de vive voix les autres condamnables, les injurie et les réprouve absolument du même coup. En effet, de même que celui qui combat sans parti pris et judicieusement pour un seul d'entre eux mérite dans son espérance inconfusable de ceindre la couronne au nom de tous les conciles, de même celui qui aiguise sa langue contre n'importe

lequel, mérite d'être frappé d'une condamnation expresse, comme s'il s'était insurgé contre l'ensemble. Par conséquent, le troisième concile n'épargna point Nestorius, bien qu'il ne dît aucun mal des précédents, mais parce qu'il se gardait de lui donner son accord, il fut déposé comme s'il les avait tous décriés. Puis le quatrième concile, étant donné qu'Eutychès et Dioscore, adhérant sans doute aux trois précédents, s'insurgeaient contre lui, les engloba dans la même condamnation que Nestorius. Quiconque honorerait leur opinion, celui-là, frappé du même jugement, ne sera pas frappé sans justice.

Ainsi il n'a suffi à aucun hérésiarque, pour dissiper les chefs d'accusation, de se retrancher dans ses opinions irréprochables, non plus que d'être irréprochables sur des points où personne ne les incrimina ne les lavait des accusations portées. C'est tout à fait le contraire : d'une part le fait qu'ils n'avaient rien à dire sur le point précis où on les accusait rendait patente la gravité du grief; d'autre part le fait de recourir à des diversions, de s'efforcer d'échapper par ruse aux poursuites, au lieu de se rallier à la piété en abandonnant l'erreur incriminée, montrait très clairement une pensée volontairement pervertie et préférant de plein gré à l'assurance du salut la ruine manifeste, si seulement la contradiction l'emportait. Quant à imaginer de se mettre à couvert, en se livrant vainement à des contorsions et des ruses aussi enfantines, et alors justement qu'on traite de sujets concernant la foi, c'est une preuve évidente de leur extrême démençe en même temps que de leur notoire mauvaise conscience. Vraiment il ne convenait pas le moins du monde de dire pour sa défense que l'éloge des conciles antérieurs corrige l'injure faite au quatrième : c'est une accusation contre les premiers aussi que de se retourner contre le dernier, comme l'injure faite aux uns constitue une dénégation de l'autre; et ce n'est pas en s'imaginant échapper indemne aux réponses par des artifices qu'on peut démonter l'illégalité (de l'accusation), mais celui qui agit ainsi tombe précisément sous les chefs que nous venons d'indiquer.

Mais certains pourraient dire peut-être : les déclarations dont la valeur est inattaquable sont celles qui gardent la même conséquence logique sur des sujets semblables, et qui ne sont pas susceptibles de fournir aux uns l'occasion d'applaudir et à d'autres, rien, pas même la force, le cas échéant, de recourir librement à la contradiction. En effet les sujets dont la substance et l'activité ne changent pas supportent les mêmes démonstrations : Personne n'y contredira. Cela étant posé, les raisons qu'on avance pour estimer louable le concile de Chalcédoine, nous sommes sans doute en droit de les avancer aussi pour exiger une même acclamation en l'honneur du concile réuni par Dioscore. En vertu donc de cette conséquence établie et de la règle déjà énoncée, rien n'empêche de ne pas mettre sur le banc des accusés, pour leur modération à l'égard des trois conciles, ceux qui ne veulent pas proscrire celui de Dioscore, exactement comme il a été conclu que ceux qui rejettent le quatrième (de Chalcédoine) n'en admettent aucun des autres. Pour ma part, je ne vois pas qui pourrait dire cela ouvertement et à qui viendrait l'idée, sans en avoir honte, de comparer le concile de Chalcédoine à celui de Dioscore. D'autant que, d'entrée, l'un dénote sa fausseté, son illogisme et sa méchanceté, tandis que l'autre étale jusqu'à nos jours son authenticité avec sa qualité et les décisions de l'Eglise. Ce qui le prouve, c'est que vous-mêmes vous n'avez pas osé donner un rang à ce concile (de Dioscore), ni le compter quatrième après les trois que vous reconnaissez. Si le juste verdict qui règne partout a été assez puissant pour vous retenir sur cette pente et si, malgré votre désir, au cas où on le permettrait, de déclarer premier concile le Brigandage, l'excès de honte vous empêche de le compter même comme quatrième, il n'y a aucune chance que d'autres viennent prétendre non seulement le placer quatrième, mais encore le mettre sur le même pied que l'authentique quatrième et exiger même considération pour les deux sans distinction.

Il n'est pas difficile de trouver encore d'une autre façon confirmation de ce que j'ai dit. Parmi les fauteurs d'hérésie, aussi nombreux et différents soient-ils à naître spontanément, il n'en est absolument aucun qui ait le front de se vanter et d'afficher la mère de sa propre pensée dont il embrasse les dogmes : par le fait, on peut évaluer l'importance des blâmes laissés de côté contre cette mère, et par ceux-là mêmes qui devraient soulever les applaudissements. Et encore, du fait que certains, par manière de parler mais non en vue de la doctrine convenable ni par révérence foncière à son égard, se fondent sur le quatrième concile pour honorer aussi le Brigandage, puiss'efforcent d'inscrire l'illégitime dans l'héritage de l'autre, tandis qu'aucun orthodoxe, à plus forte raison aucun partisan du (synode) hérétique, ne fait montre d'emphase à l'égard du concile orthodoxe et ne supporte aucunement de le mettre en comparaison, tant s'en faut, tout cela démontre clairement les prérogatives du quatrième concile et accuse avec force la honte et la fausseté du Brigandage. On peut encore, d'après les noms des mêmes évêques, discerner la flétrissure de l'un et l'éclat de l'autre :

ceux-là en effet qu'on cite à partir du concile de Chalcédoine pour auréoler celui de Dioscore, on n'a songé ni à les décrier ni à les vanter à partir de ce dernier. Il appartient au premier que son renom et son titre sont publiés même par ses ennemis et malgré eux; le leur, même parmi ses propres artisans, est reconnu unanimement comme étranger et sans soutien. Ils diffèrent d'ailleurs entre eux autant que sont éloignés orient et occident, ou séparées lumière et ténèbres. Qui (tenterait de les rapprocher) et de les faire tenir sous la même dénomination, celui-là, se soustrayant aux débats présidés par un juste juge, en est presque venu à se couvrir lui-même d'infamie, ou plutôt – pour parler comme le Prophète – il s'est exposé aux paroles de malédiction : «Malheur à ceux qui déclarent le doux amer, à ceux qui prennent la lumière pour ténèbres et les ténèbres pour lumière».

Mais ces évêques, que d'autres le disent ou ne le disent pas, leur salaire les suit. Quant à moi, abstraction faite de ce que j'ai déjà dit, au cas où on en viendrait à louer l'assemblée d'Ephèse, s'il s'agit des brigands, je les condamnerai; s'il s'agit de ceux qui furent entraînés malgré eux, je considère leur retour au droit chemin; s'il s'agit de ceux qui ne donnèrent pas leur acquiescement, je les louerai. En effet, la foule réunie en cette circonstance se partageait respectivement dans ces trois catégories : celle des meurtriers, celle de ceux qui criaient avec les autres par contrainte et non de leur propre mouvement, celle de ceux qui résistaient ouvertement. Les premiers reçurent le châtement légitime comme Dioscore; les seconds, se repentant de s'être laissé entraîner contre leur gré, obtinrent le pardon, parce qu'ils suivirent les mauvais au lieu des bons par crainte de représailles et non par mauvaise volonté. Il est humain en effet, pour des êtres soumis aux passions humaines, quand le repentir part d'un cœur sincère, d'accorder la pitié à ses semblables au lieu de les accabler; et il est évident que le fait de prendre sa source dans le commandement divin favorise cet acte d'humanité. Les derniers enfin furent gratifiés des honneurs mérités, comme l'Eglise de Rome et son prélat, puis tous les autres dont la résolution et le zèle divin vinrent à bout de la tyrannie. De la sorte, la loi traditionnelle de l'Eglise, préservant aussi les droits du quatrième concile, à travers les premiers qui avaient pris l'initiative inique, qu'elle frappa sans leur faire payer toutes leurs injustices, présentait les marques éclatantes à la fois de l'équité et de la bonté, en prescrivant aussi des mesures de clémence et de secours pour les victimes; à travers les seconds qu'elle accueillit après leur repentir, elle ouvrait largement les portes de la philanthropie, traduisant en acte la parole du salut, du moment qu'elle ne rejetait pas ceux qui revenaient à elle et qu'elle montrait que l'égaré ne prévaut pas sur la conversion; à travers les derniers, pour qui elle conserva sa primauté à l'Eglise de Rome qui avait combattu vaillamment, sans priver des honneurs dus celle qui n'avait commis aucune faute, elle manifesta judicieusement sa magnificence et sa magnanimité avec sa justice.

De ton côté, parmi ces Ephésiens, quels sont ceux que tu te résous à louer ? S'il s'agit des acteurs du drame, tu dépasses leur iniquité : tandis qu'ils ont reçu le châtement, tu ne rougis pas, toi, de les louer; du fait, en effet, que nous exaltons les fauteurs d'injustice, nous-mêmes sommes convaincus d'avoir fait pire. S'il s'agit de ceux qui ont résisté de toute leur force, contrecarré le pouvoir de l'illégalité proche de son but et l'ont empêché de prendre force de loi et de gravir les degrés, tu fais comme nous et tu applaudis le concile de Chalcédoine, car celui-ci confirma leur honneur et montra que le combat, un moment indécis, était porteur des plus grands avantages. Mais que penses-tu de ceux qui, après s'être soumis, se repirent dans la suite ? De quel parti les diras-tu : des bons ou des mauvais ? Si tu les declares bons, tu n'es pas loin de penser comme le concile, car il accorda le pardon aux repentants et ne leur enleva pas la grâce du sacerdoce. Si tu les dis mauvais, tu ridiculises ton propre concile, car les uns en étaient les sommités après Dioscore, et les autres constituaient la majeure partie et la plus sage du reste de l'assemblée : en blâmant donc plutôt l'assemblée en faveur de laquelle tu accuses ces membres et en mettant tout en œuvre pour la justifier, tu ne fais qu'aggraver davantage les chefs d'accusation.

Et à quel moment, selon toi, ces derniers devinrent-ils mauvais ? Si, dans la réalité, le concile de Chalcédoine avait été réuni en temps inopportun, songe que ce sont les mêmes, qui étaient auparavant des Pères pour toi, contre lesquels tu déverses maintenant tes injures, sans qu'ils aient donné même dans ces conditions aucune prise contre eux au concile. Ils n'étaient pas de ceux qui donnent, mais reçoivent le pardon, ni au rang des docteurs, mais des auditeurs, ni non plus certainement au nombre des auteurs du dogme, mais de ceux qui suivaient volontiers et qui par la spontanéité de leur accord dénonçaient la dérision antérieure qu'ils avaient subie par force. Par conséquent, s'ils sont mauvais, qu'ils soient mauvais pour vous et nullement préjudiciables pour le concile; s'ils sont bons, c'est pour le concile qu'ils le sont, puisqu'ils gênent considérablement le Brigandage. Mais si tu dis que c'est à Ephèse qu'ils

ont failli au devoir, tu serais un contrôleur exact, si de plus, en constatant qu'ils ont rétracté ce pourquoi tu les jugeais mauvais, tu déclarais que ce ne sont pas de mauvais hommes. En effet c'est le propre des bons, favorisés par la providence divine, attachés aux pratiques qui la rendent généreuse et parvenus de ce fait au sommet de la perfection, de ne pas se laisser égarer facilement par les machinations de la ruse, de ne pas être atteints par les traits de la menace, de ne pas céder sous la douleur de coups et de blessures, dont Ephèse se vantait, en prenant le dessus sur tout cela et sur leur propre penchant au mal, de préserver à jamais de tout trafic, de toute violation et de toute embûche le trésor de la vertu et la définition des dogmes, dans tout piège, toute péripétie et toute nécessité. Aux mêmes, il appartient aussi d'approcher avec des dispositions bienveillantes et d'accueillir avec familiarité et sympathie ceux qui ne se prévalent pas de leur supériorité sur le voisin, mais s'abaissent, lorsque ayant pris conscience de l'étendue de leur défaite, ils se sont réfugiés dans le repentir qui redresse le défaillant. En mettant dans leurs rangs ceux qui, tombés à Ephèse, se relevèrent à Chalcédoine, tu obtiendrais certainement la bonne solution, sans te départir nullement de la parfaite vertu.

Pour ma part j'estime – et je trouve que les Ecritures le décrètent – chose égale de commettre une faute et de refuser le pardon aux coupables qui se repentent. On pêche par le fait même qu'on n'a pas pitié : on méprise le commandement, on oublie sa nature. Mais ceux qui obtiennent le premier rang et dont la vie se règle sur celle des anges, ont de ce fait en quelque sorte une position supérieure aux autres; en second après eux viennent les adeptes de second rang, ceux qui par négligence n'ont pas dominé les passions et les faiblesses, mais se sont relevés de leur chute, et le cèdent de peu en maîtrise des passions aux premiers grâce à leur ardeur pour les œuvres et à la variété de leurs travaux. Parmi ces derniers, les uns, se relevant eux-mêmes de la chute et courant à la pénitence, le remède adapté et universel, ce qui les confirme dans le premier rang parmi les seconds, ont retrouvé le mode de vie dont ils s'étaient écartés, soit que (la force) du désir du bien inhérent à la nature les eût soulevés, soit que le souvenir de leurs bonnes actions antérieures – pour ceux du moins qui en avaient réussi – les eût réconfortés. Les autres, cédant volontiers aux conseils et aux exhortations au bien venues du dehors, en ranimant grâce à ces avis autorisés l'étincelle prête à mourir, ont réveillé vivement la flamme de vie meilleure; s'ils diffèrent des précédents, qui sont revenus d'eux-mêmes à la voie du salut, pour avoir été redressés par autrui, ils s'inscrivent dans le même rang et le même lot, parce qu'ils ont supporté les mêmes travaux et les mêmes fatigues.

Quant à ceux que leur conduite ne fait entrer dans aucune de ces catégories, ceux qui tombent sans compter et ne se relèvent jamais, ceux-là peuvent être ceux qu'on imagine aussi sous les comparaisons : figuier desséché, vignoble privé de clôture et exposé aux déprédations des rôdeurs; vraiment la cognée approche de leurs racines; ils sont condamnés comme la paille à devenir la proie du feu, à être engloutis dans les ténèbres extérieures, dans les grincements de dents et au milieu des vers pour un châtiment sans fin. On doit éviter leurs risques et leurs châtiments aussi bien que leurs actes et leurs desseins, et non se contenter de frémir devant la rigueur de la punition tout en persistant dans la pratique des œuvres punissables. Non, car ce n'est pas de savoir que les peines sont redoutables qui donne la possibilité d'en fuir l'expérience; seules, la pratique du bien, la révérence pour les dogmes divins et, si besoin, leur défense nous mettront à l'abri des sanctions et nous rendront dignes des récompenses éternelles.

Eh bien, maintenant je souhaite, et il convient évidemment que chacun de vous, appuyé sur la vérité, exerçant sa pensée à la méditation des idées claires et mettant au-dessus de tout leur garde et leur préservation, acclame en premier lieu le concile de Chalcédoine, avec grande admiration pour cette perfection dans la vertu et la religion de ceux par qui tout le corps de cette assemblée prend place à droite dans le chœur de cette hiérarchie (céleste) qui est et qu'on dit première, par qui encore les amis de cette assemblée, les adeptes de ses dogmes et les imitateurs de ses hautes actions obtiennent un sort semblable. Ensuite, ceux que l'assemblée a jugés et condamnés par sentence unanime de ceux qui ont en mains la charge de toutes les églises de la terre, intendants divins et non bergers mercenaires, ceux-là, il importe de les rejeter et de les détester de toute manière et de toutes ses forces parce qu'ils ont engendré des enseignements étrangers et bâtards et qu'ils les ont élevés et nourris au grand dam de la progéniture et des rejetons de l'Eglise : ainsi, en s'emparant à pleines mains des fruits infantiles et prématurés de leur conception, qu'on écrasera, comme d'autres enfants de Babylone, sur le ferme et infrangible rocher de la foi, on pourra recevoir en échange force félicitations et récompenses.

Voilà, en termes assez simples et condensés, ce que nous avons à dire au sujet du quatrième concile.